

Miyuki Oishi

Violences, où l'impossible séparation *

Je vais débiter cette séquence par un rêve, que j'ai fait la veille de la rentrée de septembre. Dans ce rêve, que je vis comme très anxigène, je suis en train de regarder des chiots, le crâne ouvert, en train de se faire dévorer le cerveau par un crocodile. Je suis à la fois le spectateur, témoin de la scène, et l'un de ces chiots. Ce rêve fait écho à ce que Lacan dit du désir de la mère dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* : « Un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes, c'est ça la mère. On ne sait pas ce qui peut lui prendre tout d'un coup, de refermer son clapet. C'est ça le désir de la mère ¹. »

Le désir de la mère, c'est bien ce dont il va être question ici, dans la place qu'occupe un enfant pour une mère. Si j'ai choisi de parler de la violence, c'est que celle-ci m'a fortement interpellée dès mes premiers pas dans l'institution (qu'il m'arrive de penser comme l'annexe juvénile d'un pénitencier, tant la délinquance est présente, ou l'antenne du secteur de psychiatrie devant l'éclatement de certains enfants).

La violence de l'institution, dans l'institution, présente au quotidien, s'entend par les portes qui claquent dans une répétition inlassable, par les cris, voire les hurlements, par les pleurs et les insultes (ceux des enfants ou ceux des adultes : professionnels ou parents). Elle se voit par les traces laissées sur les murs de l'établissement (trou percé à force de coups de pied déchaînés), par les attelles des éducateurs ou bien encore par les marques corporelles des enfants (faites entre eux, sur eux-mêmes ou laissées par leurs parents).

Dans cet univers, la demande sociale est au premier plan. Elle se plaint de l'enfant et l'exclut en raison de troubles du comportement

* Intervention au stage « Symptômes de l'enfant, enfant-symptôme », 22 janvier 2009.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 129.

entravant les apprentissages. Or, devant l'éclatement, il arrive que l'institution elle-même exclue le jeune, voire demande au salarié de porter plainte au commissariat. Plainte contre coups et blessures sur adulte par enfant de moins de 10 ans – dans une ultime tentative de faire point d'arrêt et de rappeler la loi. C'est dire les impasses devant lesquelles la violence met l'ensemble des professionnels, ce qui n'est pas sans effet sur la culpabilité de chacun.

Comment, dans ce chaos de violence, où la dimension sociale, éducative peut devenir envahissante, comment le travail soutenu par la référence analytique peut-il trouver à se frayer un chemin, celui porté par une éthique, celle du sujet divisé ? Ce sujet parlant soumis à la loi du grand Autre, trésor des signifiants, qui fait poser à Lacan le principe selon lequel « il n'y a pas de sujet s'il n'y a pas de signifiant qui le fonde ² ». C'est à cette place que l'écoute de l'enfant violent, violenté se situe, écoute attentive où le clinicien l'accompagne soutenu par la pensée d'un « il n'y a pas de sujet sans savoir », sans en savoir un bout sur ce qui l'agite. Toutefois, il faut reconnaître que c'est un cap bien difficile à garder, surtout quand on a l'impression de ne plus avoir de cerveau pour penser, quand il s'agit avant tout de réfréner ce trop de réel, cet inconscient à ciel ouvert qu'offre l'enfant psychotique.

La violence est un des symptômes du lien social, lien social qui ne peut être asymptomatique. C'est un fait de structure, nous dit Colette Soler : « Le lien à l'Autre est de structure symptomatique ³. » Dans la « Conférence à Genève sur le symptôme ⁴ », Lacan définit le symptôme comme ce qui résulte de la rencontre de la réalité sexuelle avec le langage. « C'est toujours à l'aide de mots que l'homme pense. Et c'est dans la rencontre de ces mots avec son corps que quelque chose se dessine. [...] les symptômes ont un sens, et un sens qui ne s'interprète correctement – correctement voulant dire que le sujet en lâche un bout – qu'en fonction de ses premières expériences, à savoir pour autant qu'il rencontre [...] la réalité sexuelle. »

2. J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient*, Paris, AFI, 1998, p. 214.

3. C. Soler, Journées des collèges cliniques 2005.

4. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », 1975 (site internet de l'École lacanienne de psychanalyse).

La violence attaque le lien social, le lien à l'Autre par la médiation de la parole, mais elle est aussi une mise en acte du corps. Corps de l'enfant débordé par la pulsion dévastatrice qui appelle le corps de l'éducateur comme moyen de contention. La question sous-tendue dans cette attaque du lien à l'Autre est de savoir ce qui en fait un symptôme particularisé pour un sujet en tant que symptôme analytique – à savoir la manière propre dont chacun jouit de son inconscient – afin de pouvoir se dégager d'une problématique institutionnelle ou d'un phénomène social et culturel. Le symptôme analytique au sens lacanien, comme défini plus haut, s'entend donc comme un événement de corps, une modalité de jouissance, qui fait souffrir le sujet, d'où sa plainte, mais qui nécessite un partenaire pour venir le compléter dans la position transférentielle afin d'en faire une demande.

Différente est la définition freudienne du symptôme, d'abord issu d'un traumatisme (dans sa *neurotica* – première topique), puis comme formation de compromis résultant d'un conflit psychique entre le ça et le surmoi (dans sa deuxième topique).

Ces deux concepts font du symptôme l'indice d'une vérité qu'il s'agit de déchiffrer, une énigme à dévoiler, adressée à l'Autre, quand il y a une adresse. En effet, la plainte, on le sait, ne fait pas demande. Cela peut être une chaîne d'énoncés sans fin, qui n'attend rien de l'autre, « cette jouissance du blabla qui méconnaît le partenaire autre ⁵ ». Aussi, la position du clinicien est là fondamentale, ou plutôt son désir, lorsqu'il ne vacille pas, pour opérer une bascule, créer de l'énigme afin de faire émerger l'inconscient et chuter les semblants. C'est ce qui se lit dans le séminaire *Le Transfert* ⁶, où Lacan fait de l'analyste, dans sa position de sujet supposé savoir, le partenaire qui vient compléter le symptôme et la demande. Dans la psychose, le traitement consiste davantage à limiter la jouissance, pour permettre au sujet d'entrer dans le lien social.

Si la violence peut mettre à mal les processus de pensée, elle est aussi la partie vivante qui s'oppose à la « tranquille » déficience (ou pseudo-déficience) désertée d'affects dans ce « ça va bien » plat et vide de sens, sorte de ritournelle qui maintient l'autre à distance.

5. C. Soler, Journées des collègues cliniques 2005.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 459.

Telle cette jeune fille de 12 ans qui offre son corps à l'autre comme objet de jouissance. Elle arrive un jour à la séance avec les stigmates de cette soumission passive à l'égard des maltraitances de l'autre, petit double imaginaire qui ne l'atteint même pas dans son corps.

Je vais vous présenter maintenant deux cures. L'une a duré deux ans, jusqu'à l'orientation de cette jeune que je nommerai Éliisa, la seconde a commencé il y a deux ans, auprès d'un enfant que j'appellerai Aimé.

Éliisa est une jeune fille de 12 ans que je reçois à sa demande. Elle se plaint d'être « méchante » envers sa mère, avec laquelle elle est en conflit perpétuel – elle veut « la faire craquer ». La violence est une caractéristique familiale, que l'on retrouve sous diverses formes (coups, insultes, crachats, morsures – véritable folie familiale) au sein de la fratrie, entre les parents, ainsi qu'entre enfants et parents.

Le début de la cure piétine durant plusieurs semaines. Éliisa vient à ses séances dans une quasi-ritualisation, sorte d'*automaton* où il n'y a pas d'adresse. Il se trouve qu'elle avait pris l'habitude d'être reçue par la précédente thérapeute : elle avait son rendez-vous, c'était un fait assuré. Mais surtout j'avais laissé en suspens sa demande, celle d'être reçue avec sa mère.

En effet, au premier entretien mère-fille, Madame évoque son histoire où elle-même se trouve être issue d'une famille où la dynamique mortifère et destructrice a laissé une empreinte marquée socialement. Puis elle relate l'histoire de sa fille et de sa position dans la fratrie, au sein de laquelle des événements avec des effets traumatiques (non sans résonance avec l'histoire maternelle) sont venus s'inscrire dans le réel à travers une répétition qui pose question.

À l'issue de cet entretien, Éliisa est emballée et témoigne dans l'institution de sa satisfaction de cette rencontre⁷. Aussi me demande-t-elle des entretiens réguliers mère-fille, demande à laquelle je n'avais donc pas répondu dans un premier temps, et que je finis par poser comme cadre de la cure, devant les effets sur le travail avec Éliisa.

Ces entretiens à trois, faits après les séances avec Éliisa (au rythme d'une fois toutes les six semaines environ) sont l'occasion

7. Emballément qui, je dois dire, m'avait fait reculer devant le contexte particulièrement violent de l'entretien, que je ne souhaitais pas revivre et qui donc m'avait laissée sceptique quant à la satisfaction d'Éliisa.

pour elles deux de témoigner, de se dire (devant témoin, sous couvert d'un tiers) ce lien d'attachement très ambivalent (entre amour et haine) où la séparation pourtant nécessaire semble impossible, mais surtout ne pas avoir eu lieu. C'est un temps où la mère chemine et réalise qu'elle « empoisonne » sa fille, selon ses termes, qu'elle la bouffe littéralement. Ce à quoi Élisabeth répond par des mouvements de compulsions alimentaires, faisant d'elle une adolescente obèse ; lorsqu'elle se retient d'agresser l'autre, c'est son corps, enveloppe insupportable pour elle, qu'elle maltraite et qui donne encore plus de matière pour avoir sa mère, la bouche grande ouverte, sur le dos.

Dans la « Conférence à Genève », Lacan nous dit : « La façon dont lui a été instillé un mode de parler ne peut que porter la marque du mode sous lequel les parents l'ont accepté. » Ainsi, les séances avec Élisabeth sont le moment où elle questionne sa place dans le désir de ses parents et fait part de ses élaborations (fantasmatiques ? pur discours ?) où elle feint avec un désir parental non assumé, par un : « J'ai été adoptée, c'est pour ça qu'ils préfèrent mes sœurs. » Comment s'assurer du désir de l'autre si ce n'est par la voie de l'adoption ? Là au moins le sujet en est plus ou moins garanti, bien que cela pose la question du premier abandon. De la même manière, chercher à adopter des parents à travers une famille d'accueil (ou se faire « adopter » par celle-ci) répond, entre autres, à cette quête du mythe des parents idéaux. Énoncé qu'Élisabeth a pu exprimer en séance dans sa révolte à l'endroit de sa mère, dont les propos lui déplaisaient fortement.

La question de « qu'est-ce qu'une femme ? » se pose pour elle, à travers l'être mère qui surgit dans des mouvements dépressifs où elle oscille entre un désir de fugue (pour être mieux retrouvée) et des idéations suicidaires, accompagnées d'un « tant pis, j's'rai pas mère ». Ce signifiant semble être un nœud familial dont la répétition, la transmission de génération en génération ne semble pas avoir trouvé de point d'arrêt. Aussi va-t-elle chercher en moi une réponse idéalisée de ce que pourrait être une femme, une mère, et se met à me dessiner avec le mari et la famille qu'elle m'imagine avoir.

À travers sa violence, Élisabeth questionne sa place dans le désir de l'autre (dans un contexte destructeur et pathogène) et témoigne de la difficile séparation d'avec sa mère. Dans son fonctionnement, elle

fait de l'autre, quel qu'il soit, l'éternel responsable de ses malheurs. Aussi, le projet d'orientation en internat est particulièrement difficile à envisager pour la mère comme pour la fille. Pour la mère, il s'agit d'une punition envers sa fille (menace dont elle avait l'usage devant les impasses avec elle), et envers elle-même, qui culpabilise de se penser une « mauvaise » mère. Pour Élisabeth, l'internat est vécu sous le mode de l'abandon, en reflet aux menaces de sanction. Ainsi, lorsque l'internat est abordé comme une mesure de protection, de mise à distance au cours d'un entretien à trois, Élisabeth se casse le poignet quelques minutes après que sa mère, sortie de l'établissement, lui a demandé de faire attention et de ne rien se casser. Cette fracture, Élisabeth m'en fait aussitôt porter la faute en le verbalisant à une éducatrice. Dans sa colère, c'est non pas l'autre qu'elle agresse, mais son corps. La séance suivante lui permet d'exprimer son mécontentement à mon encontre et de questionner ce projet.

Il aura fallu tout un long travail pour que l'internat soit pensé comme un moyen pour elles deux de cheminer à distance dans l'espoir de mieux se retrouver. Ce travail à trois aura permis à la mère de faire un deuil resté en suspens et d'accepter de se séparer d'Élisabeth pour la laisser grandir. Au bout d'un an, cette mère s'est transformée physiquement et s'est décidée à reprendre une activité professionnelle pour n'être plus seulement une mère.

Aimé est un enfant de 7 ans au début de la cure. Il est orienté dans l'institution en raison de troubles du comportement qui se traduisent par une agitation excessive. Il est le second de la fratrie. Au cours de la grossesse, une pathologie diagnostiquée semble avoir été retraduite après coup dans le fantasme de la mère par un « j'ai donné naissance à un enfant mort ».

Le premier entretien avec la mère et le fils est particulièrement long. Madame explique le choix du prénom d'Aimé en référence à son prénom, celui de l'aîné trouvant son origine dans le prénom du père. Je suis frappée par le dernier quart d'heure de l'entretien où Aimé, jusqu'alors particulièrement calme, se met à manifester son impatience en réponse aux propos de sa mère sur son absence générale de verbalisation, puis surtout au scénario à la fin de l'entretien où Madame explique que les difficultés viennent de l'impossibilité

d'Aimé à se séparer d'elle. Ce faisant, quelques instants après, elle se lève, regarde son fils en attendant qu'il s'accroche à ses jambes tout en pleurant : « Vous voyez, c'est ce que je vous disais, c'est toujours comme ça », me dit-elle avec une satisfaction exemplaire.

Aimé est énurétique et dort avec sa mère sous le prétexte de diminuer les conflits avec son frère. Les conflits dans la fratrie, mais aussi les troubles du comportement des deux frères (l'aîné n'étant pas indemne de difficultés relationnelles) laissent les parents dans l'impuissance et la déroute.

Les séances avec Aimé sont particulièrement difficiles. Tout le travail consiste à tenter de le contenir, de capitonner sa jouissance débridée, cette jouissance à l'état pur. Aimé est dans une excitation permanente, où la pulsion débridée n'est pas tamponnée, rien ne semblant faire bord. Sa maladresse gestuelle qui s'accompagne d'une précipitation constante semble être le reflet d'une aspiration abyssale, sorte de tornade intérieure ravageante. Les scénarios mis en scène sont tous sous le sceau de la pulsion de mort et de l'oralité, contre laquelle il semble chercher à se défendre, comme le témoigne le cauchemar qu'il me rapporte lors de sa première séance : des monstres veulent le manger, mais n'ont pu le faire parce qu'il était un fantôme, donc déjà mort (ce qui vient en écho au fantasme maternel d'avoir accouché d'un enfant mort). Dans cette agitation permanente, Aimé semble vouloir contrer ce fantasme maternel en se montrant pour le coup un peu trop vivant, trop bruyant, en opposition à la plainte de la mère d'avoir un enfant silencieux, « mort », qui ne parle pas. Le silence des mots, le fantasme de mort trouvent leur expression à travers le corps et son éclatement.

Dans les jeux d'Aimé, l'imgo paternelle est celle d'un homme qui veut toutes les femmes pour les voler et les tuer (après avoir été broyées, elles sont bues dans du café). L'imgo maternelle n'est guère plus sécurisante, puisque la mère en colère tue tous les humains, ses enfants compris. Les objets, tout aussi menaçants, prennent vie pour tuer, telle la poubelle qui avale et engloutit les gens.

Son énurésie est également prise dans cette angoisse de mort et d'éclatement : « Quand je ferai plus, après ça explosera... (galimatias inaudible)... le pipi et le caca, ça explosera au cimetière. » Le thème de la contamination aussi est constant et revient sous différentes formes : « On boit le sang du mort (transformé en eau) et on meurt. »

Aimé agresse les autres en les mordant ou en leur remplissant la bouche de feuilles mortes, pour ne pas se faire avaler par toutes ces bouches. Dans ce rapport imaginaire sur l'axe a-a', dans ce « c'est moi ou l'autre », l'Autre hait le moi. Aimé établit donc des relations imaginaires qui visent à la destruction de cet Autre vécu comme persécutif. L'Autre veut sa perte, c'est pour lui une certitude et non un fantasme.

Les troubles du comportement deviennent envahissants, les injures et les insultes sont omniprésentes dans sa relation aux autres. Il fuit les relations, qui deviennent persécutives, avec une insolence et un aplomb qui « font mouche ». Instable dans les activités, il s'échappe des salles, n'en faisant qu'à sa tête jusqu'à tout saccager.

Actuellement, Aimé est littéralement éclaté. La suspicion de troubles neurologiques a été confirmée par des explorations, qui semblent avoir eu chez lui un effet de décompensation, dans cette rencontre avec ce trop de réel où son cerveau a été exploré.

On voit combien Aimé, pris comme objet de la jouissance maternelle, ne peut se décoller de sa demande qui fait de lui l'enfant-bouchon venant suturer le manque maternel. Aimé fait l'objet de cet intérêt particularisé⁸, dévolu à la fonction maternelle, mais il reste fixé comme objet réel surinvesti (accentué par les troubles organiques et neurologiques⁹), dans les soins à travers l'hygiène et l'habillement, ce qui l'empêche de s'autonomiser et comble ainsi la satisfaction de sa mère qui le garde sous sa dépendance.

La mère voit clair dans l'origine des difficultés ; s'il s'agit du défaut de séparation, ce n'est pas seulement du fait de son fils, bien qu'il ait fait ce « choix » forcé de rester dans cette position d'être le phallus venant répondre au désir de sa mère. En effet, l'enfant est « aussi passif qu'il est actif pour la bonne raison que ce n'est pas lui qui tire les ficelles du symbolique ; la phrase a été commencée avant lui, a été commencée précisément par ses parents¹⁰ ». Dans cette position d'objet *a* pris dans le fantasme de sa mère, la violence

8. J. Lacan, « Notes sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

9. « Le symptôme somatique donne le maximum de garantie à cette méconnaissance ; il est la ressource intarissable [...] à incarner un primordial refus » (*ibid.*, p. 374).

10. J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient*, *op. cit.*, p. 211.

d'Aimé témoigne de l'enfant symptôme assujetti, corrélé au fantasme maternel venant révéler la vérité d'objet pour la mère.

Aimé commence à manifester son souhait que sa mère trouve un partenaire et lui fasse une petite sœur, reflet d'un premier détachement, du moins en ce qui le concerne, en cherchant un tiers réel entre lui et sa mère.

Pour conclure, je dirai que le travail avec Éliisa s'est posé différemment, mais aura été sur le même registre, à savoir décoller un enfant de sa mère et tenter d'instaurer du tiers. Aussi, mon positionnement s'est appuyé sur cette fonction du clinicien comme réducteur de jouissance, mettant un bâton dans la gueule du crocodile pour qu'elle ne se referme pas ¹¹. Il m'a semblé que c'était à la condition d'un tiers que le travail pouvait se faire, tiers entre Éliisa et moi par la présence de sa mère, et tiers entre la mère et la fille par ma présence. Il reste à Éliisa à poursuivre le travail entrepris, avec l'espoir que la séparation réelle, physique puisse en passer par une séparation symbolique, véhiculée par le langage...

Dans ces deux exemples cliniques de la violence, apparaît le défaut de séparation d'avec la mère. Éliisa reste suspendue au deuil non fait de sa mère qui la garde à l'œil, un peu trop, devenant étouffante, tandis qu'Aimé « réalise la présence de ce que Jacques Lacan désigne comme objet *a* dans le fantasme ¹² » de sa mère. Dans ces deux cures, apparaît un ratage plus ou moins prononcé de la fonction paternelle, ne permettant pas de faire tiers, de faire que la mère ne soit pas toute, pas toute-puissante mais manquante, qu'elle désire ailleurs, que son désir soit père-versement orienté, à savoir qu'il porte la marque de l'incarnation de la Loi.

Dans cette clinique présentée, la violence apparaît comme un dire non, non à l'insupportable assujettissement de ce lien à l'Autre, ce grand Autre primordial dont l'enfant ne sait ce qu'il lui veut. Ce *Che vuoi ?* sera par la suite sans cesse interrogé par le névrosé. Dans la psychose, c'est un dire non à travers ce rejet de la menace assurée de ce grand Autre réduit à l'autre petit *a*, l'autre duel de la

11. Bien que je me sois posé la question de savoir si le dispositif mis en place ne pouvait pas avoir les effets contraires que ceux escomptés, à savoir alimenter les conflits entre mère et fille.

12. J. Lacan, « Notes sur l'enfant », art. cit., p. 373.

relation imaginaire, dont le psychotique a la certitude qu'il veut lui faire la peau.

Si la violence dans l'éclatement des cris et des coups se montre bruyante, il en existe une autre à bas bruit qui reste masquée par un retournement sur soi. Je finirai cet exposé par un rapide aparté sur l'ennui (ce désir d'autre chose), qu'on peut entendre comme une suspension du désir du sujet, pouvant aussi résulter d'une attaque envers lui-même. En effet, on retrouve dans l'étymologie du verbe s'ennuyer la haine¹³. Dans ce « je m'ennuie » s'entend une agressivité que le sujet ne dirige pas vers un objet extérieur, se traduisant par un « je me hais, je m'emmerde », autrement dit « je me merde dessus ».

C'est ainsi que j'ai volontairement bousculé une enfant dont le vide psychique et l'absence de désir aspiraient les séances, m'aspiraient, dans un vide abyssal, un ennui profond. Mon dire non, stop, à son sempiternel « bien », lui pointant là son manque, lui aura permis de lâcher un bout de sa jouissance qui l'empêchait de laisser poindre un minimum de désir. Il s'en est suivi une ouverture à travers des dessins témoignant de scénarios autour de la perte, puis très rapidement l'apparition d'une demande d'accès au savoir.

Si le lien à l'Autre ne peut être asymptotique, le désir porte en lui la marque de cette première violence dans ce refus à l'assujettissement au désir de l'Autre primordial. Ainsi, si l'assujettissement est un préalable à la constitution du sujet, la violence (l'agressivité) est son corollaire par le passage nécessaire à la loi du père et la « violence » issue de cette première séparation. La question reste de savoir pour chaque sujet (parent ou enfant) ce que la violence vient révéler, témoigner de cette dynamique psychique toujours singulière.

13. Du latin *inodiare* et de la locution latine *in odio esse* : être un objet de haine.